

**DE L'ALLEMAGNE HITLÉRIENNE  
À LA RÉSISTANCE À LIMOGES :  
L'ITINÉRAIRE DE JOSEPH RATZ, ÉMIGRÉ RUSSE**

HÉLÈNE MENEGALDO

De la vie de Joseph Ratz, auteur de *La France que je cherchais*, ouvrage paru à Limoges en 1945\*, nous ne connaissons que la période que couvre cet ouvrage. Nous ne savons rien de son origine sociale, familiale, nous ignorons tout de son enfance comme de son destin ultérieur. Orthodoxe et baptisé, il se définit comme « étranger », « émigré » et, accessoirement, comme Russe. Aucune nostalgie, chez lui, aucun regret d'une Russie disparue. Sa « russité » se réduit, selon lui, à sa « fantaisie », mais le lecteur la retrouve aussi dans son engagement en faveur des humiliés et des offensés – en l'occurrence, des Juifs –, dans le sentiment qu'il a d'une mission à remplir. Sa première émigration, loin d'avoir été une catastrophe, fut plutôt pour Joseph Ratz une chance en lui permettant de vivre en Europe où il goûta la liberté dans son acception occidentale et se réalisa sur le plan individuel et professionnel.

---

\* Joseph Ratz, *La France que je cherchais. Les impressions d'un Russe engagé volontaire en France*, Limoges, Imprimerie A. Bontemps, 1945, 247 p., 4 photos.

Cet ouvrage, écrit « à chaud » en 1944 et publié à Limoges, « n'est pas une œuvre historique mais plutôt documentaire » qui cherche à recréer l'atmosphère d'une époque, à rendre le vécu des événements, leur coloration affective. Si l'auteur ne veut pas attendre que le temps apaise les passions, c'est justement parce qu'il craint de perdre sa subjectivité qui est, pense-t-il, son atout majeur. Sa qualité d'étranger lui permet de porter sur l'époque tragique qu'il décrit un regard extérieur, distancié, qui saisit mieux « certaines particularités caractéristiques des Français et des Allemands qui peuvent, un jour, redevenir la cause de nouveaux incidents, de nouveaux conflits et de nouvelles épreuves ».

Aider ses contemporains à préserver leur mémoire, ouvrir les yeux à ceux qui ne voulaient pas voir, prévenir le retour de nouvelles tragédies, tel est le but de Joseph Ratz, sa « mission », dit-il : ce n'est pas la neutralité de l'historien qui est ici requise, mais l'engagement du militant, le parti-pris du moraliste qui invite son lecteur à participer à la catharsis collective par la reconnaissance de la faute que fut pour la France la tragique équivoque du régime de Vichy. L'auteur, qui a échappé successivement à deux régimes totalitaires, a choisi son camp : celui de la démocratie, de la liberté, des droits de l'homme — c'est-à-dire celui de la France qui incarne à ses yeux ces vertus essentielles. Et si l'image de la France s'est ternie dans l'aventure de la collaboration, il faut rappeler ce qui fut à la source de ces compromissions, il faut aussi faire connaître l'« autre France », celle qui résista et à qui l'auteur dédie ce livre.

C'est donc son expérience personnelle que s'attache à rendre Joseph Ratz, dans un style sans prétention littéraire, mais clair et efficace, où seules quelques rares erreurs trahissent le russe. Le récit est authentifié par deux préfaces, l'une du Général Goudouneix, directeur général de la Fédération des amicales des anciens engagés volontaires étrangers, l'autre du chef du Mouvement de libération nationale (ex MUR) de la région de Limoges, Léonie, qui dirigea le réseau où travaillait l'auteur. Les deux préfaciers soulignent les qualités d'intelligence, de dévouement et de courage que Ratz « mit au service de ses camarades persécutés et de sa patrie d'adoption ». Or Joseph Ratz, à la différence d'autres émigrés

russes qui participèrent à la Résistance<sup>1</sup>, n'arriva à Paris que trois mois avant la déclaration de la guerre et sa nouvelle patrie le reçut fort mal puisqu'il se retrouva, avec d'autres étrangers que la France ne protégeait plus, au camp de Septfonds. S'il risqua sa vie, ce ne fut pas pour défendre les « Français de 1939, insouciants et dépourvus de patriotisme », mais par fidélité à une France mythique, une France rêvée pendant les heures sombres qu'il vécut à Berlin, une France cherchée ensuite jusque dans la Résistance où il la trouva enfin. Ce sont les étapes de cette quête qui sous-tend le récit des événements et leur donne un sens, que nous allons évoquer en retraçant brièvement le parcours de Joseph Ratz, héros anonyme qui refusa de subir passivement le cours de l'histoire et côtoya des personnages controversés tels Bousquet ou Puaud, le futur chef de la division Charlemagne.

## I. ETRE RUSSE DANS L'ALLEMAGNE HITLÉRIENNE

Joseph Ratz est l'un des nombreux Russes pour qui Berlin fut la première étape sur le chemin de l'exil. En 1922, il y avait en Allemagne 230 000 à 250 000 Russes, en 1930, ils n'étaient plus que 90 000, dont un tiers à Berlin ; après 1924, la stabilisation du mark, entraînant une hausse importante du coût de la vie, provoqua un exode massif, essentiellement vers la France. D'autres partiront en 1931, au moment où le chômage et l'arrivée au pouvoir d'Hitler rendront la situation des étrangers intenable.

L'auteur, après des études d'ingénieur à Berlin, devient un spécialiste recherché (et très bien payé) de la mise en scène de films scientifiques : il explique son succès par le fait qu'il a réussi « à unir la fantaisie russe à la précision allemande. » Il tourne dans tous les pays d'Europe et, s'il préfère finalement l'Allemagne,

---

1. Les plus connus furent Boris Wildé et Anatole Lewitzky, initiateurs du groupe du Musée de l'Homme et fondateurs du journal *Résistance*, qui furent arrêtés et fusillés par la Gestapo en 1941 ; la poétesse Marie Skobtsov (« la mère Marie ») arrêtée et déportée à Ravensbrück où elle périt pour son action en faveur des Juifs ; la princesse Obolenski (« Vicky »), exécutée en Allemagne ; Ariane Scriabina, la fille du compositeur, qui se convertit au judaïsme après son mariage avec le poète David Knut et créa à Toulouse un groupe de résistance nommé « Union juive de combat ». Elle fut tuée par un milicien au moment de son arrestation et décorée à titre posthume. Un monument lui a été érigé à Toulouse.

c'est sans doute parce que Joseph Ratz apprécie les qualités traditionnelles des Allemands — goût de l'ordre, sens de l'organisation, exactitude — mais aussi parce que ce pays lui offre les meilleures conditions de travail. En effet, le gouvernement nazi encourage l'essor du cinéma scientifique et technique dans lequel il voit un instrument précieux d'instruction et de propagande. Peu de temps avant la guerre J. Ratz, bien qu'étranger<sup>2</sup>, se retrouve ainsi ingénieur en chef du service cinématographique chargé de tourner des films techniques pour les grandes firmes allemandes : AEG, Krupp, Rosenthal, situation qui lui permet de suivre de près le développement de l'industrie allemande et de constater la puissance de « toute cette machinerie de guerre mise sur pied dans l'intention d'écraser l'Europe ». Le narrateur a alors sous ses ordres une cinquantaine d'employés, parmi lesquels une dizaine de SA et de SS, et il peut ainsi observer comment les nazis arrivent à transformer des gens, au début hostiles à Hitler, plaignant les socialistes, les démocrates et les juifs persécutés, en « troupeau marchant au pas derrière les propagandistes nazis pour conquérir le monde entier et établir la suprématie germanique » : sous-alimentation chronique, endoctrinement, réunions permanentes et manifestations « spontanées » occupant l'essentiel du temps de repos finissent par annihiler esprit critique et capacité de résistance. Là-dessus se greffe le nationalisme, entretenu par la propagande de Goebbels. L'auteur raconte la participation de ses employés SS et SA à des pogromes, son écoëurement et son impuissance devant les brimades que subissent ses amis juifs, il décrit « la lente transformation d'un pays intéressant et cultivé en une sombre et lugubre prison ». Etudiant « l'âme étrange et bizarre du peuple allemand », Joseph Ratz constate que ce sont justement les vertus qu'on lui attribue qui

- 
2. En Allemagne, comme dans trente et un autres Etats, les réfugiés russes, apatrides, sont titulaires du passeport Nansen. Ce document assure en principe à son titulaire le droit au séjour et au travail ainsi que la protection du pays d'accueil, signataire de la déclaration de la Société des Nations. En fait, la situation économique fait préférer l'embauche des Allemands. (La situation est similaire en France, où les réfugiés russes, par exemple, sont embauchés au début des années vingt pour travailler dans les usines, entre autres chez Renault, alors que dès 1932, l'embauche des étrangers est limitée dans de nombreux secteurs. Cf. Ralph Schur, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, publications de la Sorbonne, 1985.) Après son arrivée au pouvoir, Hitler soumet toutes les organisations russes, y compris l'Office des réfugiés russes à Berlin (qui fonctionne comme une antenne du Comité Nansen), au contrôle d'émigrés russes pronazis. De nombreux Russes perdent alors leur travail et sont contraints à une deuxième émigration.

ont permis l'instauration du régime nazi : en effet, « acceptant la direction d'une autre personne avec une facilité et une servitude remarquables », la plupart des Allemands renoncent à leur liberté pour peu qu'on les ait convaincus que c'était pour leur bien. La délégation des pouvoirs à l'état omniprésent, la soumission de l'individu génèrent une déshumanisation de tous les aspects de la vie sociale et, finalement, une involution qui amène les citoyens d'un pays de grande culture à se rendre complices « d'atrocités dignes du Moyen Âge ». Les sacrifices imposés à l'individu se justifient par la grandeur du but à atteindre et s'oublient dans l'exaltation des cérémonies où se manifeste la puissance du Reich. L'idéal collectif se résume dans cette vision des soldats « tous vêtus d'uniformes impeccables, tous rangés comme les éléments d'une formule géométrique, marchant au pas cadencé »<sup>3</sup>.

On trouve ainsi sous la plume de J. Ratz, mêlés à la trame du récit, les éléments d'une réflexion sur la nature d'un régime que l'on ne nommait pas encore totalitaire, et des intuitions sur les racines psychologiques de l'adhésion que le nazisme suscita. Il est curieux de constater qu'à aucun moment l'auteur ne trace le parallèle, devenu depuis classique, avec le régime soviétique : il ne semble pas être au courant de la situation en URSS, sans doute à cause de son éloignement des milieux politiques de l'émigration.

Bientôt, la vie de Joseph Ratz bascule à son tour. Comme il s'insurge contre les directives de la censure « qui inflige aux manuscrits des exigences stupides et incroyables », la police secrète commence à s'intéresser à lui. Faute d'avoir pu fournir son certificat de baptême, égaré en Russie, il est accusé d'être non aryen et perd d'un coup les privilèges que lui valait son activité classée comme « utile à l'Etat ». Il doit aussi quitter son amie allemande, à laquelle il était très attaché : accusée de « Rassenschand » (souillure à la race), celle-ci perd son travail et ses parents ont de sérieux ennuis. Hier encore entouré d'amis, menant une vie sociale très active, Ratz se retrouve « seul, traqué par la Gestapo, [se] débattant dans des efforts vains pour obtenir l'autorisation de quitter l'Allemagne ». Devenu paria, il trouve refuge auprès d'amis juifs. C'est alors qu'il apprend l'existence des camps (Buchenwald,

---

3. Cet aspect est particulièrement bien mis en évidence dans le film de Lénine Riefenstahl *Le triomphe de la volonté*.

Chemnitz). Il rencontre même des prisonniers échappés qui lui racontent les tortures subies. Il découvre aussi toute l'horreur de la répression quotidienne contre les juifs du ghetto (traînés par la barbe derrière leurs motos par les nazis, arrosés d'essence et brûlés vifs). Notons que, si la population allemande est au courant de l'existence des camps, l'information sur les conditions de détention est bien gardée<sup>4</sup> et circule essentiellement parmi ceux qui sont directement menacés.

Comme l'a noté Henri Michel dans *La guerre de l'ombre*<sup>5</sup>, cherchant à préciser les raisons de l'engagement dans la Résistance, « Le sort réservé aux Juifs ouvre les yeux et provoque l'indignation... avant tout, il importe de ne pas se rendre complice de tels crimes, puis de les fustiger, de les sanctionner enfin. » On peut penser que cette expérience est à l'origine de l'engagement ultérieur de J. Ratz. C'est à ce moment en tout cas que l'image idéale de l'Allemagne, patrie de Goethe et de Beethoven, vole définitivement en éclats : « J'avais le sentiment que tous les Allemands devaient avoir honte de leurs compatriotes nazis et le dégoût de l'Allemagne me suffoquait ». Ce rejet s'accompagne d'une adhésion à la cause des persécutés et, sur le plan personnel, de la naissance d'un sentiment très fort pour une jeune juive polonaise à laquelle des affinités liaient le narrateur depuis l'époque de son activité militante au sein de la Fédération des étudiants étrangers. C'est durant les soirées passées chez les parents de cette jeune fille, sous l'influence de leurs récits enthousiastes concernant l'accueil réservé par la France à leurs coreligionnaires de

---

4. L'écrivain russe Roman Goul, interné durant quelques mois à Orianenbourg en 1933, raconte qu'à sa libération, due à l'intervention miraculeuse du dentiste de sa femme, haut responsable nazi, il avait dû signer un engagement à ne rien dévoiler de ce qu'il avait vu. Il s'empressa néanmoins de communiquer l'information à ses amis juifs en les incitant à quitter l'Allemagne et publia son témoignage en France en 1937, en russe (ce fut l'un de ses rares ouvrages à ne pas être traduit en français. Faut-il y voir la preuve que les Français ne se sentaient pas concernés ?). En 1983, dans son livre *L'impitoyable guerre civile*, éd. R. Laffont, p. 442, Henri Amouroux écrit : « Même à la fin de 1943, rien d'absolument précis n'est connu sur l'existence des internés dans les camps de concentration, existence que l'on sait pénible et difficile, l'absolu du mal et de l'horreur étant cependant ignoré ». Pour savoir, il aurait suffi pourtant d'interroger ces réfugiés d'Europe de l'Est qui avaient espéré trouver un asile en France.

5. Le Cercle du nouveau livre d'histoire, Paris, 1970, pp. 263-64.

Tchécoslovaquie et d'Allemagne<sup>6</sup> que se cristallise dans l'imagination de Joseph Ratz le mythe d'une France terre d'asile, « pays le plus hospitalier du monde ». Il décide alors de partir à Paris avec sa compagne et les parents de celle-ci.

Et à ce moment-là, comme dans un cauchemar, comme dans un chapitre inédit de *Nous autres* ou de *1984*, la police secrète intervient à nouveau dans la vie privée de Ratz. L'enquête menée par le Commissariat aux questions raciales (sur les lieux de séjour antérieurs du narrateur, et jusqu'en Hongrie, auprès de ses parents) confirme qu'il est aryen. Il est convoqué pour l'examen « scientifique » de sa race au Service racial d'Etat où l'on analyse son sang ainsi que la nature de ses cheveux et où l'on mesure ses os faciaux... Au terme d'une longue procédure, il est informé par lettre recommandée qu'il est désormais considéré comme aryen. Réintégré dans tous les organismes dont il avait été exclu, J. Ratz reçoit en même temps une lettre du commissaire du quartier l'avisant que, par ordre de la Police secrète d'Etat, il doit cesser toutes relations avec sa maîtresse, juive... De plus, un chansonnier s'est emparé de la mésaventure pour en faire un sketch présenté tous les soirs dans un cabaret du Kurfürstendamm : « Amant malheureux, privé par ordre de l'Etat de mes deux amies, d'abord d'une aryenne, ensuite d'une juive, j'étais devenu célèbre », note J. Ratz avec amertume. Un soir, il est arrêté avec son amie lors d'un de leurs rendez-vous secrets. Ils sont libérés sur intervention du directeur de Joseph mais un jour Jenny, son amie, disparaît, emmenée par ses parents qui cherchent à la soustraire à l'internement dans un camp de concentration. Au terme de deux mois de vaines recherches, désespéré, en pleine dépression, J. Ratz donne sa démission. Ses amis allemands réussissent finalement à le faire envoyer en France pour réaliser un film. A cette date (mai 1939), il ne reste plus en Allemagne que 45 000 Russes...<sup>7</sup>

Une fois la frontière franchie, c'est d'abord l'euphorie que distille « cette vie parisienne, entièrement libre, insouciant et heu-

6. C'est en 1933 qu'eurent lieu ces départs massifs d'Allemagne. En 1938, après l'Anschluss, ce sont plusieurs milliers d'Autrichiens, parmi lesquels de nombreux Juifs, qui se réfugient en France. Beaucoup connaîtront par la suite les camps français.

7. Naum Gabo quitte l'Allemagne pour Paris en 1932, Kandinsky en 1933, Nabokov ne partira qu'en 1937, le philosophe Fedor Stepan restera mais perdra son travail et vivra d'expédients durant la guerre.

reuse », encore plus grisante après le cauchemar allemand. Mais, rapidement, le soulagement fait place à l'inquiétude face à l'assurance tranquille des Français d'être « les meilleurs », à leur certitude qu'Hitler n'osera jamais s'attaquer à eux : « Avec les souliers et les uniformes dissemblables, avec l'armement insuffisant que vous venez de voir, nous serons tout de même les plus forts. Ce sont nos cadres, les meilleurs du monde, qui vaincraient ». Mais peut-on demander aux Français de réagir autrement quand le général Weygand lui-même déclare à Lille en juillet 1939 : « Nous avons une réserve mécanisée, montée. En cas de guerre, nous serons tranquilles chez nous, il faudra aller chercher un champ de bataille ailleurs. »<sup>8</sup>

Et J. Ratz de résumer en quelques mots l'état d'esprit dominant à l'époque : « Personne ne voulait songer à la catastrophe dans laquelle la France allait sombrer et personne ne se donnait la peine de rechercher son salut. » La suite est connue : l'entrée de la France dans la guerre, la panique, l'exode.

## II. SE BATTRE POUR LA FRANCE

« En cette période troublée, que firent donc les étrangers ? interroge J. Ratz. Ils envahirent les bureaux de recrutement, désirant, eux aussi, faire partie de l'Armée et défendre la France. »

Le même mouvement spontané s'était déjà produit au début de la Première Guerre mondiale : de nombreux Russes qui n'avaient pu regagner leur pays et avaient demandé, avec d'autres étrangers, à intégrer l'Armée française, s'étaient alors retrouvés à la Légion étrangère<sup>9</sup>. « A la suite de tragiques circonstances, cette institution, merveilleuse dans les conditions de la vie romaine, était devenue un véritable baignoire pour les émigrés russes », note Maximilien Volochine dans ses souvenirs<sup>10</sup>. Et son ami d'alors, Ehrenbourg, rapporte un épisode que lui avait raconté un légionnaire blessé ren-

8. Cité par Jacques Delperrie de Bayac, *Histoire de la Milice 1918-1945*, Le Cercle du nouveau livre d'histoire, Paris, 1969, pp. 34-35.

9. Ce fut ce qui arriva par exemple au sculpteur Ossip Zadkine, qui fut gravement gazé.

10. Maximilian Volochine, *Putnik po vseleennyj* (Le Voyageur des univers), Moscou, 1990, p. 307.

contré à La Rotonde : excédés par les brimades dont ils étaient l'objet, des volontaires russes s'étaient mutinés à Courlandon (village situé à 15 km du front) et avaient rossé plusieurs sous-officiers particulièrement cruels. Condamnés à mort par le tribunal militaire, huit Russes et un Arménien furent fusillés le 21 juin 1915. Tous, sauf un, refusèrent de se laisser bander les yeux et moururent en criant : « Vive la France ! Vive la Russie ! A bas la Légion ! »<sup>11</sup>

D'autres émigrés qui avaient échappé à ce sort, furent arrêtés plus tard, comme Victor Serge, envoyé en 1918 par mesure administrative dans un camp de concentration à Précigné, dans la Sarthe, où il retrouva tout un groupe de révolutionnaires, Russes et Juifs russes en majorité<sup>12</sup>.

Le même scénario se répète au début de la deuxième guerre : certains de ces anciens légionnaires se trouvent à nouveau internés dans les camps que les préfets français sont autorisés à ouvrir dès janvier 1939 (Rieucros, que Joseph Kessel décrit dans *La lie de la terre*, Vernet les Bains, Gurs, puis Noé, Le Récébédou, Compiègne... Il y en aura en tout environ quatre-vingts). En septembre 1939, tandis que se poursuit l'incorporation des Russes émigrés à l'armée régulière<sup>13</sup>, de nombreux étrangers sont arrêtés par la police française, entre autres des Russes « suspects » ou soupçonnés de sympathies communistes. Tout cela, J. Ratz semble l'ignorer : récemment arrivé sur le sol français, il n'avait certainement pas eu le temps de s'intégrer à l'émigration russe.

---

11. L'épisode figure dans le *Guide des Russes en France* de R. de Ponfilly, éd. Horay, Paris, 1990, p. 338, avec quelques variantes par rapport à la version d'Ehrenbourg. Ce dernier précise que l'attaché militaire russe, A. Ignatiev, obtint une grâce qui arriva trop tard. Peut-être confond-il avec la grâce accordée à dix-huit autres mutins, d'abord condamnés aux travaux forcés en Afrique du Nord, puis reversés dans les unités combattantes. Le 2 septembre 1918, la Légion russe formée de volontaires se distingua à Terny-Sorny, près de Soissons. Elle fut citée à l'ordre de l'armée (R. de Ponfilly, *op. cit.*, p. 357).

12. Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, Le Seuil, 1951, p. 71.

13. En ce qui concerne leur nombre, les chiffres divergent. L. Chkarenkov, dans *L'agonie de l'émigration blanche* (en russe, Moscou, éd. Mysl', 1981, p. 172) parle de 3 000, M. Gorbou dans *La Russie fantôme* (Lausanne, l'Age d'Homme, 1995) avance le chiffre de 10 000 mobilisés (aucun des auteurs ne mentionne ses sources). La différence tient peut-être à la difficulté de distinguer entre Russes titulaires du passeport Nansen et naturalisés français ou encore titulaires d'un passeport soviétique.

Depuis mai 1939, un décret assujettit « les étrangers sans nationalité... et autres étrangers bénéficiaires du droit d'asile » à un service d'une durée égale à celle imposée aux Français. Mais, l'avalanche de circulaires contradictoires du Ministère provoquant un blocage complet de la machine administrative, ce sont finalement les intéressés eux-mêmes qui créent un bureau d'enregistrement des « volontaires combattants » dans un local des Champs-Élysées, toujours sans réussir à se faire incorporer.

Alors commence ce que l'auteur nomme « le calvaire de l'émigration » : leurs offres d'engagement rejetées, leurs autorisations de séjour refusées, les candidats et leurs familles sont soumis à des expulsions arbitraires et sont contraints à des changements de résidence successifs. Or, rappelle J. Ratz, « la crainte de la 5<sup>e</sup> colonne était si grande que beaucoup de personnes ne voulaient pas prendre d'étrangers comme locataires ». Après plusieurs mois de ce « parcours du combattant » préliminaire, « parsemé d'embûches et de brimades », seuls les plus chanceux recevront leur feuille de route : alors que 70 000 s'étaient portés volontaires, seuls 29 500 étrangers seront incorporés<sup>14</sup> (en 1940, l'armée française compte en tout 100 000 étrangers). Comme ils ne peuvent servir dans l'armée régulière, ces derniers ont le choix entre la Légion étrangère, « avec un engagement de cinq ans correspondant à la durée normale, ou un engagement souscrit jusqu'à la fin de la guerre »<sup>15</sup> ou les RMVE (Régiments de marche des volontaires étrangers) créés par le décret du 27 mai 1939 et dont les cadres sont des officiers de la Légion étrangère.

L'acharnement de ces étrangers à s'engager s'explique par leur origine : Belges ou Hollandais dont le pays a été envahi, Espagnols anti-franquistes, Polonais « qui ont tout perdu chez eux et ont connu l'exode », Juifs dont la communauté est partout menacée en Europe, ce sont pour la plupart des réfugiés de fraîche date. Le sentiment dominant est l'antifascisme. Chez les Russes, dont certains sont arrivés en France au début du siècle pour intégrer l'« internationale des arts et des lettres » à Montparnasse, la France

---

14. M. Gorboff, *op. cit.*, p. 202.

15. *Ibid.*,

est véritablement la patrie d'élection<sup>16</sup> ; c'est pour la défendre qu'ils sont prêts à se battre.

« La perspective de revêtir l'uniforme français dans quelques heures, de n'être plus tout à fait un étranger, d'être armé et de pouvoir combattre les nazis au côté des Français » emplit l'âme de J. Ratz d'enthousiasme tandis qu'il chemine avec ses compagnons sur la route qui le mène de la gare de Caussade au village de Septfonds<sup>17</sup>. Mais quelle terrible désillusion les attend à l'arrivée ! Un accueil indifférent et même hostile, des conditions de vie qu'un planton tchèque leur présente en ces termes : « Le camp ne vaut rien, les baraques sont pleines de puces, souvenir des Espagnols. La nourriture est mauvaise. Les officiers sont presque tous Français, venant de la Légion étrangère. Il y a aussi quelques officiers russes, anciens officiers de l'Armée impériale. La moitié des volontaires sont juifs. »

Munis d'un équipement hétéroclite, armés de fusils obsolètes, n'ayant bénéficié, pour toute préparation militaire, que d'un enseignement théorique consistant à apprendre par cœur les noms de leurs officiers et à distinguer les galons, J. Ratz et ses compagnons sont envoyés au front. A Châlons-sur-Marne, les avions allemands arrosent leurs troupes de centaines de bombes. Ayant perdu près d'un tiers de leur régiment, quelques bataillons ayant été presque entièrement anéantis, les volontaires étrangers survivants « découragés, abrutis et inquiets pour l'avenir » se retrouvent à Septfonds. Après la signature de l'Armistice, le 22 juin 1940, un autre calvaire va commencer pour ces anciens combattants que personne ne reconnaît comme tels.

- 
16. Voir par exemple le témoignage que donna dans les années soixante le sculpteur Chana Orloff à Jean-Marie Drot pour sa série *Les heures chaudes de Montparnasse* : « J'ai trouvé en France et à Montparnasse un vrai paradis. La vie était magnifique, libre et bon marché, et puis nous étions jeunes. Nous supportions la misère, la pauvreté. On se logeait très facilement. N'importe où... ». Et Charchoune, le seul « dada » russe, de renchérir : « C'était mon lieu prédestiné ».
17. Septfonds (Tarn-et-Garonne) dont le nom veut dire « sept fontaines », est une jolie petite bourgade située à une dizaine de kilomètres, de Caussade, « capitale du chapeau de paille ». Les habitants actuels ne semblent pas avoir connaissance de l'existence du camp ou bien ne souhaitent pas en parler. Pourtant, le quotidien régional *La Dépêche du Midi* (rédaction de Montauban) a consacré à ce camp une série d'articles en 1995, et un article au moins a été publié encore cette année. Ce camp avait d'abord servi à interner les Républicains espagnols réfugiés en France.

Septfonds se trouve en zone libre, administrée par Vichy, situation, à première vue, privilégiée (par exemple, l'obligation pour les Juifs de porter l'étoile ne sera jamais étendue au-delà de la ligne de démarcation). En fait, les volontaires seront victimes des contradictions et atermoiements du régime collaborationniste, de ses craintes de déplaire au vainqueur. L'armée française est démobilisée (une « armée croupion » de 100 000 hommes étant maintenue dans la zone non occupée pour assurer le maintien de l'ordre), mais l'ordre de démobilisation ne s'étend pas aux étrangers qui restent dans les camps, séparés de leurs familles souvent sans ressources et « soigneusement regroupés pour la déportation » : « N'étant pas démobilisés, explique l'auteur, nous étions en danger d'être pris par les Allemands en cas d'incidents ou simplement comme étrangers suspects ou susceptibles d'être dangereux ».

Effectivement, les volontaires étrangers sont bientôt sollicités par une commission allemande... pour partir comme « travailleurs volontaires » en Allemagne. Tous refusent, sauf un groupe de paysans ukrainiens (« Russes blancs ») que le régime de sous-alimentation chronique et l'inaction forcée au camp amènent à répondre favorablement. Ratz, cherchant à les faire revenir sur leur décision en leur faisant honte « au nom de tous les Russes présents », se fait rosser et se retrouve à l'hôpital. A la suite de cet incident, les soldats se révoltent et choisissent comme porte-parole J. Ratz, qui s'était déjà fait remarquer par son caractère entier et ses qualités d'organisateur. Le narrateur relate l'insubordination du camp, la grève de la faim de ses camarades, le refus de l'administration « de discuter avec des soldats en rébellion », et ses démarches auprès du chef du camp, le commandant Puaud, qu'il cherche à convaincre d'entamer le processus de démobilisation. Rallié aux vues de J. Ratz, Puaud le nomme caporal et le prend à son service. Les deux hommes lutteront contre l'émissaire de Vichy chargé, par le ministère du Travail cette fois, de constituer un groupe de travailleurs étrangers, jusqu'au jour où le gouvernement de Pétain bloquera complètement le processus de démobilisation des volontaires « condamnés à ne plus sortir de la compagnie de travail jusqu'au jour incertain de la fin de la guerre ». A Septfonds, grâce à l'habileté et à la ténacité de J. Ratz, qui sait jouer de l'ambition de Puaud, ces malheureux « travailleurs volontaires » ne seront que six cents, mais, comme le rappelle l'auteur, « en Afrique... *plusieurs milliers de volontaires sont restés dans les camps* et ont, par

suite, été exploités dans des conditions inhumaines et incroyables aux travaux dans le Sahara » (il s'agissait des travaux du projet de chemin de fer transsaharien). D'où son amer constat : « Voilà comment la France nous remercia pour notre engagement volontaire ».

### III. DE LA FÉDÉRATION DES AÈVE À LA RÉSISTANCE

De retour à la vie civile, ceux des volontaires qui ont réussi à échapper au camp se heurtent à l'administration, de plus en plus réticente à prendre des initiatives en faveur d'étrangers. Sur la proposition de J Ratz (qui s'inspire manifestement de son expérience au sein de l'Amicale des étudiants étrangers à Berlin), Puaud accepte d'organiser une Fédération des Anciens engagés volontaires regroupant des associations locales constituées d'un noyau de volontaires avec, à leur tête, un officier français démobilisé de Septfonds. L'auteur, muté à la caserne du 23<sup>e</sup> RI à Montauban, travaille à temps complet pour cette association dont il devient secrétaire général. En quelques mois, malgré les difficultés dues au renforcement de la politique vichyssoise de collaboration avec les Allemands, il se crée des amicales à Nice, Toulouse, Agen, Montauban, et même en Afrique du Nord. Le nombre des adhérents atteignant 5 000, les cotisations permettent d'assurer des secours aux veuves et aux familles en difficulté et même d'expédier des colis aux prisonniers. La Fédération n'aura pourtant jamais d'existence légale, bien que le ministère de la Guerre ait nommé un directeur général en la personne du général Goudouneix. « Le seul atout dans notre main, commente J. Ratz, était le fait que personne encore, à cette époque (41), ne voulait manifester ouvertement sa politique collaborationniste. »

A Limoges, où il se retrouve à la suite du Général Goudouneix, Limougeaud d'origine, l'auteur se fait rapidement remarquer par son activité en faveur du placement d'étrangers. Il est alors contacté par des membres lyonnais de la Ligue catholique pour placer des soldats allemands déserteurs (en fait, des Tchèques et des Polonais enrôlés de force) qu'il case... dans la Compagnie locale de travailleurs étrangers, qui manque de bras et ne vérifie pas de trop près les papiers d'identité (les Polonais rejoindront ensuite la Légion polonaise sur le front italien et plus tard, les désert-

teurs seront placés chez des paysans de la région qui accepteront de prendre de gros risques). Le même phénomène se développant à Limoges, J. Ratz est tout naturellement amené à intégrer un groupe de la Résistance et à diversifier ses activités : « fabrication de faux papiers pour les réfractaires<sup>18</sup> et plus tard les maquisards, centralisation des renseignements sur les collaborateurs et agents allemands, les différents travaux administratifs dans l'organisation de la résistance et du maquis ». Les contacts fréquents qu'il a avec les fonctionnaires limougeauds permettent à J. Ratz de repérer les opposants à Vichy et de les mettre dans la confiance. Il devient ainsi « agent de liaison entre la préfecture, la police, la gendarmerie et les services de renseignements de la résistance ». Sa position lui permet d'être désormais plus efficace dans ses interventions en faveur de ses camarades anciens volontaires étrangers pour lesquels il continuera à se battre durant toute l'Occupation car il sait, lui, ce qui les attend en Allemagne. Il arrive ainsi à contrer les manœuvres du chef du STO, du chef régional des Travailleurs étrangers et celles d'Antignac, commissaire aux questions juives de Limoges, « collaborateur cent pour cent, brutal et carriériste »<sup>19</sup>, qui lui déclara un jour : « Je vous dis que votre activité nuisible pour la France cessera bientôt... Le salut de la France exige l'éloignement des juifs et vous, vous nous empêchez de travailler. Vous êtes les ennemis de la France et nous procéderons avec vous comme vous le méritez. »

L'efficacité de la « politique de résistance » adoptée par certains fonctionnaires (en particulier par le chargé de mission du préfet, Chateaurenaud) montre clairement que chacun pouvait trouver des accommodements avec le « devoir d'obéissance » qu'évoqueront après la Libération tous ceux, collaborateurs ou timorés, qui appliquèrent à la lettre la politique de Vichy et même, dans certains cas, allèrent au-devant du désir des autorités d'occupation. La « stratégie de retardement » mise en œuvre eut pour effet d'éviter à plusieurs reprises l'application des directives de Vichy : la pre-

18. Le STO se met en place entre juin 1942 et début 1943.

19. La personnalité du commissaire aux questions juives pouvait s'avérer déterminante. C'est ainsi que Toulouse, où cette fonction était occupée par l'ancien cagoulard Joseph Lécussan, fut la première ville de la zone libre où des violences s'exercèrent contre des Juifs. Dans la cathédrale de St-Bertrand-de-Comminges, on peut lire encore de nos jours une lettre du Cardinal Saliège contre les déportations des Juifs de Toulouse le 23 août 1942.

mière circulaire confidentielle de Bousquet prescrivant la déportation des Juifs ne fut pas appliquée, de même fut déjouée la tentative du Commissaire aux questions juives d'incorporer tous les étrangers dans la Compagnie de Travailleurs Etrangers, en vue de leur envoi ultérieur en Allemagne. Et surtout, la circulaire secrète de Vichy adressée à tous les préfets et ordonnant l'arrestation de tous les juifs étrangers sans exception n'arriva pas à Limoges et n'y fut donc pas exécutée. C'est en août 1942 que débutèrent, dans ce qui était encore la zone libre<sup>20</sup>, les grandes rafles qui aboutirent à l'arrestation et à la déportation de plusieurs milliers de juifs étrangers, et aussi de nombreux Juifs français et d'étrangers non juifs. Or, d'après J. Ratz, cette opération aurait été préparée par d'Antignac, muté deux mois auparavant de Limoges à Vichy comme directeur du cabinet du Commissaire d'Etat aux questions juives, Darquier de Pellepoix, et l'auteur explique l'exception de Limoges par la crainte qu'aurait éprouvée Antignac de déclencher l'intervention du Général Goudouneix. Quoi qu'il en soit, à Limoges, chaque nouvelle alerte entraîne une action commune des fonctionnaires de la Préfecture, de l'Amicale des AEV et du Rabbin de la ville qui prévient ses coreligionnaires au moyen d'un système d'avertissement par estafettes, très efficace, mis au point par Ratz (une fois par exemple, les wagons mis à la disposition du STO par l'Office de placement allemand disparaissent mystérieusement., tandis que les Juifs, convoqués par *voie de presse* au lieu d'être « raflés » par la police ne se présentent évidemment pas à l'appel...).

Mais les résultats positifs deviennent plus rares au fur et à mesure que la politique de collaboration se durcit. C'est au cours d'une de ses démarches que le Général Goudouneix, assisté de ses collaborateurs parmi lesquels Ratz, eut l'occasion de rencontrer Bousquet à Vichy. Cette entrevue eut lieu vers la fin de l'année 1942<sup>21</sup> et il nous semble intéressant de citer ce passage comme

---

20. La ligne de démarcation fut supprimée trois jours après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, donc le 11 novembre 1942, mais, dès le 28 septembre, 280 agents de l'Abwehr et du SD, munis par Laval de faux papiers français, entraient en zone libre.

21. L'auteur ne date pas les événements qu'il raconte, qui étaient encore vivants dans l'esprit de ceux à qui il destinait son ouvrage, c'est-à-dire les acteurs ou témoins de cette époque. Le lecteur actuel doit reconstituer la chronologie, ce qui n'est pas

pièce à verser au « dossier Bousquet », ce dernier étant souvent présenté comme modéré, car s'opposant aux menées extrémistes des miliciens (en 1944, Bousquet sera remplacé au gouvernement par Darnand, son « ennemi intime »). « L'entretien est très difficile, rapporte J. Ratz, Bousquet évitant de donner des réponses précises. Il se répand en accusations générales contre les juifs. Selon lui, tous les juifs prétendent être des anciens combattants. D'ailleurs, il a pris des engagements formels vis-à-vis des Allemands. Un nombre défini de juifs doit être déporté. La France ne s'en portera pas plus mal. » Et quand le Général Goudouneix réplique que la France ne peut se rendre complice « de la mort de ces hommes dont le crime aura été de (lui) faire confiance » (il s'agit de la déportation de 400 AEEVE), le secrétaire général de la police répond sans état d'âme : « Nous en prenons toute la responsabilité. » Ces quatre cents volontaires seront finalement sauvés par Laval<sup>22</sup>, grâce à l'intervention de Puaud qui a fait entre-temps une carrière fulgurante : promu lieutenant-colonel pour sa gestion exemplaire du camp de Septfonds, il est ensuite nommé au cabinet du ministre de la Guerre à Vichy et prend le commandement de la Légion Tricolore<sup>23</sup>. A ses amis de la Fédération, consternés, Puaud explique qu'« il s'est sacrifié pour la France et pour ses anciens soldats étrangers » : il s'est mis à la tête d'un mouvement antisémite pour mieux défendre les Juifs et préparer « le grand rôle qu'il est appelé à jouer » : le moment venu, il frappera les Allemands dans le dos et contribuera à la libération de la France... Les deux chapitres consacrés à ce personnage représentent une contribution extrêmement intéressante à l'étude de la logique de la collaboration : ancien du Tonkin, officier modèle, « courageux, dévoué et

---

toujours facile pour des épisodes tels que celui-ci qui n'ont pas laissé de trace dans l'histoire.

22. D'autres camarades de l'auteur n'auront pas la même chance et seront déportés, et même d'anciens officiers de Septfonds seront arrêtés et internés dans des camps. Trois cents soldats, arrachés au camp de Gurs, seront regroupés en Corrèze, à Neuvic d'Ussel. Ratz réussit à obtenir des dirigeants de la Résistance du département le passage de ce groupe au maquis, ce qui aura lieu effectivement après le débarquement. Ce groupe prendra part à différentes actions, « entre autres à Egletons où sept camarades tombèrent au champ d'honneur ».
23. Créée en juin 1942 à l'initiative de Laval et de Jacques Benoist-Méchin (secrétaire d'Etat chargé des relations franco-allemandes) pour être « l'avant-garde de la nouvelle Europe », la Légion tricolore, issue de la LVF (Légion des Volontaires Français contre le bolchévisme) n'aura qu'une existence éphémère. Elle sera dissoute le 28 décembre 1942 et reversée à la LVF.

attentif à ses soldats » selon son ancien chef, le Général Goudouneix, Puaud est dévoré en secret par l'ambition. Avidé de pouvoir et vaniteux, beau parleur et démagogue, il ne saura résister à l'opportunité que lui offre Vichy de devenir un « vrai » chef. Ondoyant, ambigu, divisé, c'est un personnage véritablement dostoïevskien : « protecteur des opprimés », il rencontre secrètement à Vichy le Grand Rabbin de France, Schwartz et, devenu chef de la Légion tricolore, s'affiche à Limoges avec des Juifs dont il partage même le repas rituel (cet épisode a pour effet de semer le doute dans l'esprit des autorités collaborationnistes quant à la politique juive de Vichy et de modérer leur zèle) ; il ne dénoncera jamais ni J. Ratz, ni les résistants que ce dernier lui avait fait rencontrer du temps de leur action commune. L'auteur le décrit tantôt « le visage transfiguré et illuminé par toute cette idolâtrie » (lorsque ses discours arrachent des larmes à ses soldats), tantôt, au cours de leur dernière entrevue, ivre, hagard, complètement possédé. Après sa rupture avec la Fédération, sous l'impulsion de Darnand, Puaud va constituer un corps expéditionnaire pour aller en Tunisie se battre contre les Américains, mais les Allemands, peu désireux de laisser une trop grande initiative à leurs « alliés », s'opposent à ce projet. Nommé général par Vichy en avril 1944, Puaud ne verra son grade reconnu par les Allemands qu'à la formation, à Sigmaringen, de la division Charlemagne dont il prendra le commandement. Envoyés sur le front de l'Est, les soldats français (pour la plupart d'anciens miliciens) livreront combat aux Russes et subiront de lourdes pertes, Puaud lui-même sera fait prisonnier par les Russes en mars 1945. L'un des rescapés de la division Charlemagne affirmera avoir vu Puaud vivant dans un camp de prisonniers et, plus tard, revêtu d'un uniforme d'officier de l'Armée Rouge... ironie du sort pour l'ancien officier de la Ligue des combattants contre le communisme qui rêvait d'un destin exceptionnel...<sup>24</sup>

---

24. J'ai trouvé les informations sur le parcours ultime de Puaud, que J. Ratz ne pouvait connaître au moment où il rédigeait ses « impressions », dans l'ouvrage de Jacques Delperrie de Bayac, *Histoire de la Milice 1918-1945, op. cit.*, en particulier p. 606. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les soldats de la division Charlemagne n'ont pas été mal traités par les Russes qui les préféraient aux Allemands. J'ai eu moi-même l'occasion de rencontrer en 1964-1965 un homme de lettres, « ancien » de cette division où il s'était engagé très jeune et qui parlait sans amertume de sa difficile condition de prisonnier en URSS, car la vie des civils et des soldats russes n'était guère meilleure... Il trouvait normal d'expié cette « erreur de jeunesse » qui le marqua pour la vie.

L'itinéraire de Puaud, on le voit, est diamétralement opposé à celui de Joseph Ratz... On peut en tout cas lui reconnaître le mérite d'être le premier à avoir inventé et mis en pratique la théorie du « double jeu » qu'échafauderont après la guerre tous ceux qui chercheront à minimiser la responsabilité de Vichy<sup>25</sup>. Quant à Ratz, il poursuivra son activité de résistant, rendue plus efficace à partir de janvier 1943 par la création des MUR<sup>26</sup>, mais devenue plus dangereuse aussi à cause de la présence de la Gestapo depuis la suppression de la ligne de démarcation. Cette dernière période sera celle des arrestations, des tortures et des trahisons<sup>27</sup>, mais aussi, pour l'auteur, celle de la confiance et de l'enthousiasme retrouvés : « Après mes impressions sur le Paris d'avant-guerre et sur la honteuse débâcle de 1940, après toutes les histoires de Septfonds, après mes rencontres avec les fonctionnaires faibles, sans caractère, prêts à toutes les bassesses pour conserver leurs places, cette poignée d'hommes riquant leur vie pour une idée, aimant vraiment la France et fiers de leur activité indépendante et patriotique, cette poignée d'hommes devient le salut pour moi, qui avais perdu toute confiance. » C'est en province, parmi des gens modestes que le narrateur découvre ces « héros sans le savoir », incarnation de la véritable France. Ainsi, l'image de la France subit dans l'imaginaire de Ratz une évolution exactement inverse à celle de l'Allemagne : les défauts qui l'avaient tant choqué à son arrivée révèlent maintenant leur aspect positif. « L'insouciance inimaginable » qui est, selon lui, « le signe particulier des Français » est justement ce qui leur permet de s'engager dans des actions dangereuses qu'un esprit plus rassis éviterait par crainte des conséquences ; leur « anarchisme », leur goût d'une liberté personnelle qui frise le libre-arbitre est ce qui motive leur résistance : il leur est intolérable de se laisser diriger par une volonté extérieure. Et l'auteur de constater : « Quel étonnement pour moi qui étais persuadé quelques années auparavant que les Français ne pensaient qu'à la

25. J. Delperrie de Bayac remarque dans sa conclusion : « En tout cas, si Pétain et Laval veulent duper les Allemands, il faut reconnaître qu'ils sont allés très loin dans le machiavélisme : au point de faire de Puaud un général et de de Gaulle un condamné à mort. » (*op. cit.*, p. 636).

26. Comité de coordination des Mouvements de Résistance en zone sud.

27. Martial Pradet, chef du groupe et ami de Ratz, sera lui aussi arrêté, torturé puis exécuté en 1944, quelques mois avant la libération de Limoges par le maquis. Le traître, démasqué, sera condamné à mort et exécuté par les résistants, ainsi que le chef du STO, convaincu de collaboration avec la Gestapo.

bonne chère, aux apéritifs et aux amusements. Je me trouve maintenant parmi des hommes et des femmes dont toute la vie est un sacrifice... » Où il apparaît que certains défauts nationaux — ceux des Français en l'occurrence — sont de loin préférable à des qualités généralement prisées !

Après le débarquement allié, les miliciens se retranchent dans Limoges, encerclée depuis le début du mois d'août par le maquis, mais quittent bientôt la ville (le 16 août 1944) en direction de l'Allemagne. Le 21 août, après la reddition de la garnison allemande, la ville investie par les maquisards fête sa libération. Le récit se clôt sur la description de ces moments d'union fusionnelle où « il n'y a plus qu'un peuple qui pense en commun...qui se trouve spontanément au centre de la ville pour embrasser les maquis sans arrière-pensée, sans distinction politique et ivre d'une joie sincère ». Joseph Ratz, l'« étranger » en quête d'un « objet d'amour » susceptible de compenser les pertes successives qu'il a subies, est lui aussi grisé par la joie car, écrit-il dans un élan d'émotion typiquement russe, « j'aperçois devant moi la France que je cherchais et que j'ai trouvée enfin, la France de liberté, d'égalité, de fraternité, la France éternelle ! »

Cinquante ans plus tard, le texte de Joseph Ratz n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de son actualité. Récit émouvant sur le destin personnel d'un déraciné que rien ne prédestinait à prendre part à la Résistance en France, il transcende la situation particulière de la diaspora russe pour témoigner du drame de toute émigration. Contribution originale à l'étude de la psychologie des peuples, il donne une vision sans complaisance de la France et de l'Allemagne à un des moments décisifs de leurs relations mutuelles et ressuscite pour le lecteur d'aujourd'hui des faits ouliés ou insuffisamment connus, en particulier le sort que subirent nombre d'étrangers qui avaient cru trouver aide et protection en France. Bien sûr, le camp de Septfonds n'est pas Vernet-les-Bains, car il n'y a là ni femmes, ni enfants, mais c'est le fait même de l'internement forcé qui, pour certains, dura quatre ans, qui mérite d'être souligné : au lieu de se battre pour la France, ces hommes se trouvèrent privés de cette liberté que, justement, ils étaient venus défendre. Joseph Ratz a le mérite de restituer la réalité quotidienne de cette période et, par là même, de poser le problème des responsabilités,

que les rebondissements de l'affaire Papon remettent à l'ordre du jour. Au moment où se manifeste un intérêt grandissant pour l'étude de l'histoire locale sous l'Occupation<sup>28</sup>, l'ouvrage de Joseph Ratz, sans doute publié trop tôt, mérite à nos yeux d'être tiré de l'oubli.

*Université de Poitiers,  
département d'Etudes slaves - CRIMS*

### ABSTRACT

This article briefly retraces the itinerary which leads Joseph Ratz, a young « ordinary » Russian immigrant, from Hitler's Germany to the Résistance in Limoges. The German part of his biography is marked by his encounter with nazism : at first an observer of its progression, he turns out to be one of its victims. Having found a refuge in France, the author joins the French army and ends up at the camp of Septfonds. The fate allotted to his comrades urges him to participate in the Résistance where he at last discovers the mythic France he had been dreaming of for so long.

### KEYWORDS

Russian immigration ; Nazism ; The Foreign Legion ; Prison camps in France ; The Marching Regiments of Foreign Volunteers ; The Résistance ; The Federation of Former Foreign Volunteers.

### РЕЗЮМЕ

В этой статье вкратце повествуется о судьбе Иосифа Ратца, молодого русского эмигранта, который прошел сложный путь от гитлеровской Германии до французского Сопротивления. Во время пребывания в Берлине автор сталкивается с немецким фашизмом, сначала в качестве наблюдателя, а затем и жертвы. Найдя убежище во Франции Иосиф Ратц

---

28. Viennent de paraître les ouvrages suivants : Paul Lévy, *Un camp de concentration français : Poitiers 1939-1945*, Paris, SEDES, 1995 ; Jean Estèbe, *Toulouse 40-41*, Paris, éd. Perrin, 1996 ; John Sweets, *Clermont-Ferrand à l'heure allemande*, Paris, Plon, 1996 (traduction d'un ouvrage paru aux Etats-Unis il y a dix ans).

поступает добровольцем во французскую армию, но после поражения его вместе с товарищами заключают в лагерь на юге страны, что служит толчком к его дальнейшему участию в Сопротивлении. В этой среде он наконец обретает новую родину, найдя в ней « ту Францию, о которой мечтал ».

### КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Русская эмиграция ; Немецкий фашизм ; Иностраннный Легион ; Полки Иностраннных Добровольцев ; Лагеря для интернированных лиц ; Федерация Бывших Добровольцев ; Сопротивление.

### RESUMIT

Aquel article retrai brèvement l'itinerari que menèt Josèp Ratz, jove emigrat rus « ordenari » de l'Alemanha de Hitler fins a la Resisténcia a Lemòtges. La part alemanda de sa biografia es mercada pel siu rencontre ambe lo nazisme : d'en prumièr simple testimòni de sa progression, ne ven puèi a èstre una de sas victimas. Avent trobat refugi en França, l'autor s'engatja dins l'armada francesa e se retròba internat dins lo camp de Sètfontz dins lo sud-oèst de França. Lo sòrt reservat a sos camaradas lo buta a participar a la Resisténcia ont acaba de descobrir aquela França mitica que n'aviá somiat tant de temps.

### MOTS CLAUS

Emigracion russa ; Nazisme ; Legion Estrangièra ; Regiments de marcha dels Voluntaris estrangiers ; camps d'intèrnament en França ; Resisténcia ; Federacion dels ancians Voluntaris estrangiers.

*Traduction occitane de Philippe Carbonne*